

# Camouflage

**hélène david**

*Ce témoignage illustre un état de fait, soit la remontée du positivisme dans le monde universitaire occidental. Une première version de ce texte fut présentée en novembre 2002 dans le cadre d'une des Conférences publiques de la Société psychanalytique de Montréal, ayant pour thème « Le psychanalyste hors cadre ».*

**L'auteur traite de la présence de la psychanalyse à l'université, et des aléas de sa transmission au sein des courants positivistes actuels. Elle aborde l'enseignement des concepts, mais aussi de la pratique, et surtout de la recherche dans les milieux universitaires. Elle retient l'expression de « camouflage » pour décrire ce qu'elle estime être la tactique la plus employée pour réussir à garder quelque chose de la psychanalyse à l'université, tout en acceptant le compromis d'une édulcoration épistémologique dangereuse pour la crédibilité même de ses fondements les plus révolutionnaires. Si tel est le prix à payer, est-ce possible ou même souhaitable de conserver la psychanalyse dans les enseignements de base à l'université?**

**L**a présente réflexion vise à regarder ce qu'il reste de la psychanalyse dans nos milieux spécifiques d'intervention ou de pratique, habituellement les lieux de notre formation première. C'est en tant que professeur d'université, et non en tant que psychologue pratiquant en consultation, que je veux aborder la question de l'université, ce soit-disant haut lieu du savoir et de la liberté académique.

En 1990, dans un numéro spécial du *Nouvel Observateur* portant sur la pensée, Catherine David citait Turner (1990, *Atlas de notre cerveau*) :

« Dans un monde gouverné par le mythe de l'omnipotence scientifique, ceux qui se prennent pour des machines sont des fous, alors que ceux qui disent que l'homme est une machine sont considérés comme de grands savants. » (David, 1990, 9)

Que reste-t-il donc de cette jadis sacro-sainte liberté académique? Est-ce la liberté de penser, ou celle de s'inscrire dans le modèle positiviste de l'observable, du mesurable, de l'empirique, et donc de celui de l'utopie de penser que la nature humaine se réduit à des variables quantifiables et réfutables par des expérimentations dites objectives? Ce modèle universitaire néo-libéral est quant à lui très quantifiable. Il se mesure à l'aune de l'argent qu'il génère, qu'il génère pour le chercheur en terme de subventions, en tant qu'il aide les étudiants à obtenir des bourses de recherche.

L'université, c'est la vision grandiose du technopôle, c'est l'économie du savoir. L'économie dans le sens financier, mais aussi dans celui de réduire les questions de recherche à des interrogations qui fragmentent tellement le champ du

savoir qu'elles opèrent forcément, et c'est inévitable, un immense morcellement des connaissances. Je ne veux pas faire ici le procès du modèle empirique, il a toutes ses vertus et sa pertinence à plusieurs égards, mais je veux plutôt réfléchir sur l'omnipotence et l'omniprésence de ce dernier. Pourquoi ce modèle tolère-t-il si mal la concurrence et le voisinage épistémologique de la psychanalyse? Et inversement, pourquoi la psychanalyse tolère-t-elle si mal le pouvoir du modèle empirique, au point de faire appel, comme pour assurer sa survie, au camouflage qui, d'après moi, ne la sert pas vraiment. La psychologie, domaine où j'enseigne et je suis chercheuse depuis 18 ans, a adopté très majoritairement le modèle empirique, ce qui représente un coup de barre majeur donné depuis les 20 dernières années, particulièrement en psychologie clinique. Nous nous identifions de plus en plus exclusivement au modèle des chercheurs de laboratoire qui travaillent avec des hypothèses qui découpent tellement la réalité qu'il n'en reste, au fil d'arrivée de l'expérimentation, que des résultats très pointus, donc difficiles à interpréter. Les recherches empiriques, arrivant tout de même quelquefois à des conclusions révélatrices, laissent trop souvent en chantier des questions fondamentales soulevées par ces résultats.

À l'université, nous ne devons pas, ou nous ne devons plus, déranger, surtout pas avec un discours qui s'écarte trop du sillon majoritaire, qui serait trop subversif. Le discours créateur, celui qui placerait le chercheur dans une position plus subjective qu'objective, plus engagée dirait-on, est un discours qui dérange. Or, où placer la position qu'occupe, ou que devrait occuper, la psychanalyse, si ce n'est du côté du dé-rangement, de la décentration d'un ordre prévisible des choses? La pensée psychanalytique, sa contribution révolutionnaire au champ de la connaissance, met l'accent sur la dimension inconsciente du psychisme, sur la dimension incontournable du conflit, sur celle des résistances au changement, et sur celle d'une méthode faisant intervenir la subjectivité et l'inconscient de l'analyste dans le traitement. Toutes ces dimensions sont contestées par la position universitaire contemporaine, plus tournée vers les profits et pertes dans le traitement, vers le visible, vers le moi que l'on veut renforcer à tout prix.

Le mot « liberté » a toujours été utilisé en psychanalyse pour parler d'un accès nouveau à des déterminismes inconscients qui échappaient jusque-là chez le sujet à son moi conscient. Être libre signifie en psychanalyse pouvoir prendre conscience de sa propre subjectivité, de ses conflits, et renoncer à ses désirs restés prisonniers du champ infantile de la construction de son histoire. La liberté ne rend pas nécessairement plus heureux, mais elle permet à toutes les dimensions de notre personnalité de prendre place. Or, à l'université, que fait-on et que dit-on lorsqu'on parle de liberté académique? Est-ce de la même liberté dont il est question, celle d'un accès créateur à la réflexion, une possibilité, sinon une permission, de pouvoir penser dans un processus de recherche de sens? Et si la recherche de sens n'était pas qu'objective, visible et mesurable? Si elle relevait d'une éthique qui emprunte à une méthodologie aux antipodes de la distance objectivante? Voilà où le bât blesse à l'université, particulièrement dans le contexte nord-américain : la

recherche passe par le laboratoire, et ce même dans le domaine hautement complexe et subjectif du psychisme humain. Que l'on pense à toutes ces disciplines porteuses de sens qu'étaient la théologie, voire même la pédagogie. Elles sont devenues, au rythme du besoin de reconnaissance objective par les pairs, des disciplines aux noms révélateurs de « sciences des religions, sciences de l'éducation ». Tout est maintenant « science » et hors de ce nom, point de salut.

Dans le domaine compétitif et puissant de la recherche empirique en psychologie, la psychanalyse n'a, selon moi, que peu de chance de survivre, sinon dans l'artifice. J'en arrive presque à la conclusion que la psychanalyse ne peut pas, et ne devrait pas, tenter le camouflage désincarné, adaptatif et misérabiliste de la collaboration artificielle à des recherches dont l'épistémologie est si différente. C'est dénaturer le tranchant de la découverte freudienne, celle de la subjectivité et du conflit psychique au cœur même du fonctionnement humain. Ou on adhère à ce modèle et on continue nos recherches avec la méthode qui est la nôtre, ou on fait preuve d'un camouflage digne des techniques employées pour survivre à tout régime de dictature : le faire-semblant, le « fondre dans la masse ».

Malheureusement, le camouflage, non pas politique ou stratégique, ce qui pourrait être normal, mais en tant que compromis épistémologique, est un acte beaucoup plus grave de conséquences pour notre discipline. Faire semblant que nous pensons comme les autres, comme ceux qui adhèrent, pratiquent et cherchent avec le modèle des sciences cognitives, c'est enseigner la psychanalyse en gommant les différences fondamentales, en sacrifiant le cœur même de sa découverte révolutionnaire, en modélisant tellement nos enseignements que la substance la plus créatrice, mais aussi la plus angoissante, est complètement disparue du savoir enseigné. Quand l'accumulation de connaissances, de définitions et de tableaux descriptifs fait office d'enseignement de la psychanalyse, on peut peut-être crier à la victoire de celle-ci à l'université, mais certainement aussi à sa déroute et à son agonie dans son versant le plus révolutionnaire.

La psychanalyse est à la croisée des chemins : ou elle meurt de sa belle mort dans les enseignements universitaires, ou elle accepte de faire courageusement sa place dans la marge du courant majoritaire. Être dans la marge, avons-nous de toute façon déjà eu un autre destin, ou en désirons-nous un autre? Les psychanalystes ont eu, jusque dans les années 80, beaucoup de pouvoir — peut-être trop diront certains — dans les universités, dans les enseignements et même dans les postes administratifs des départements. Ils ont goûté au pouvoir, ne réalisant peut-être pas à ce moment les rebuffades qui les guettaient dans la collision frontale avec la pharmacologie et les modèles cognitifs. Fini le temps de gloire des psychanalystes. Rentrez dans vos tanières! On ne veut plus rien savoir de vous, comprenez-vous? Mais on faisait la sourde oreille, demeurant sur nos acquis et notre réputation. L'heure d'aujourd'hui n'est plus à la fanfaronnade, elle est plutôt à la modestie, voire même quelquefois à se peindre dans le mur pour se faire oublier. Pour ma part, je pense que j'aime mieux l'inconfort de la minorité visible que le camouflage dans la majorité dominante. La marge assure au moins le

confort de la cohérence épistémologique, à défaut d'approbation sociale. La psychanalyse, de par sa nature même, ne devrait pas tenir à être désirée socialement, mais ses praticiens, professeurs ou autres, veulent quant à eux être autant appréciés que les autres. Comment survivre à la démotivation de notre pratique, de nos enseignements, de nos recherches et de notre savoir-faire?

Les analystes – ils sont humains quand même – ont malgré tout conservé leurs aspirations narcissiques et leur besoin de reconnaissance. S'ils ont choisi d'enseigner à l'université, ils veulent, autant que leurs collègues, cette reconnaissance et ce respect. Malheureusement, je crois qu'ils ne l'ont plus. Alors, pour survivre, certains camouflent et demandent des subventions, dans lesquelles ils censurent toute référence explicite aux concepts psychanalytiques, empruntant aux modèles acceptés par la communauté scientifique les mots pour dire la chose dont ils veulent traiter. Ne parlons plus de conflit psychique, d'inconscient, de résistance ou de contre-transfert, empruntons ceux de résilience, d'adaptation, de dépression, d'estime de soi. C'est l'affadissement de la théorie, le terne et le délavé d'un décor dans lequel il faut se fondre.

Plusieurs analystes-professeurs d'Amérique du Nord, mais aussi d'Europe, ont succombé à la tentation (ou devrait-on dire la tentative?) du modèle de recherche objectif et quantifié appliqué à la psychanalyse. C'est forcément un modèle qui découpe la réalité, qui isole des variables et les passe au test de l'analyse de variance ou de régression multiple. Les protocoles de recherche empruntent aux questionnaires standardisés (déjà le mot fait un peu tiquer pour des analystes), et font un savant collage de deux modèles de recherche d'après moi assez incompatibles. L'Association psychanalytique internationale elle-même convie avec insistance ses membres à développer des modèles de recherche calqués sur les recherches empiriques. Est-ce le bon modèle, la meilleure façon d'aborder la question? Or nous, analystes, mal formés à la recherche empirique, sommes habituellement de mauvais joueurs sur cette patinoire très compétitive, aux règles du jeu précises et exigeantes. La recherche empirico-psychanalytique risque alors l'édulcoration massive des concepts, de la rigueur théorique et de la captation des enjeux du transfert-contre-transfert si précieux à la découverte freudienne. C'est toute la méthode, au cœur même de cette découverte et de ses avancées extraordinaires depuis 50 ans, qui est mise en cause.

Par ailleurs, beaucoup d'analystes que je connais s'en tirent en n'étant plus analystes dans leur pratique universitaire, en clivant leur formation première de leur formation d'analyste. Ils sont sociologues, philosophes, psychologues, historiens, travailleurs sociaux, voire même avocat. Ils redeviennent analyste – si tant est que l'analyse pure existe, mais cela, c'est un autre débat – dans leur bureau d'analyste, et réduisent leur identité analytique aux seuls moments passés avec leurs patients ou leurs collègues analystes ou thérapeutes analytiques. D'autres résistent et expliquent à ceux qui sont prêts à les entendre (en reste-t-il encore?) que leur champ d'expertise, de réflexion et de recherche réside dans la réflexion théorique, clinique, épistémologique, toujours à partir de la psychanalyse. Pas de subvention, probablement moins de bourses pour leurs étudiants, pas de

laboratoire avec de l'équipement sophistiqué, seulement une tête pour penser et des patients pour matière à penser. C'est la façon la plus cohérente, mais peut-être la plus abstinent aussi, car ce n'est pas dans la ligne de pouvoir, ce n'est pas dans la richesse des subventions, ce n'est pas dans l'éloge et dans la reconnaissance des collègues et de l'institution universitaire..

Comment rendre crédible notre modèle aux organismes subventionnaires et aux chercheurs du monde empirique?

Comment leur expliquer que notre laboratoire est fait d'un chercheur indissociablement lié à son sujet de recherche, sans observateur extérieur, sans coteur indépendant, sans groupe contrôle, sans questionnaires et, de surcroît, avec très peu de sujets? Freud avec ses patients, Piaget avec ses enfants, Newton avec sa pomme, tous ces théoriciens n'ont pas eu besoin ni d'argent, ni d'une masse de sujets. La méthode psychanalytique a ses propres règles, sa propre éthique de recherche, et autant de rigueur que bien des recherches empiriques. Les chercheurs que j'ai cités ont eu surtout besoin de leur capacité à penser. Comme l'a si bien dit Winnicott en parlant de la relation mère-enfant, on pourrait dire : « un psychanalyste sans son patient, ça n'existe pas ». Cette indissociable intrication, voire dépendance, entre le chercheur et son objet subjectif de recherche, n'a pas sa place dans le monde rationnel des sciences.

Matisse disait : « Quand je peins, je ne peins pas le modèle, je peins l'effet qu'il a sur moi. » (Philippe, P., 2002, Sommes-nous des Matisse de la science?, *L'Autre Forum*, Montréal, vol. 7, no 1, p. 121)

Comment enseigner la relation thérapeutique avec sa dimension transfert-contre-transfert? Comment séparer notre enseignement du sujet que nous sommes, particulièrement dans les exemples cliniques que nous apportons aux étudiants, exemples qui allient forcément le mouvement de va-et-vient entre les paroles et affects du patient et les éprouvés et pensées du thérapeute. Rendre compte de cette relation, c'est entrer au cœur même de deux subjectivités agissant l'une sur l'autre. Nous sommes très loin de l'enseignement d'une technique désobjectivée et observable, donc très loin de ce qui a cours actuellement dans le monde rationnel des pratiques et des manuels cliniques.

On dirait que plus la science avance, plus on se cantonne dans cette démarche rationnelle sujet-objet. D'une part, on veut s'assurer que l'observateur est exclu du processus d'élaboration de la connaissance et, d'autre part, on fait comme si la réalité étudiée était logique, donc susceptible d'être appréhendée et modifiée par la raison seule.

Si l'on prend pour exemple les maux de tête physiques et théoriques que nous occasionnent le traitement de patients dits « borderlines », il n'y a aucun doute que la théorie psychanalytique moderne a apporté une contribution majeure dans la compréhension en profondeur de ces patients. Or, cette théorisation, popularisée, pourrait-on dire, par des chercheurs comme Kernberg et même Bergeret, a d'abord et avant tout été possible grâce à la réflexion considérable qu'ils ont fait à partir de leur expérience subjective générée dans le travail individuel avec ces patients.

Même chose pour le travail de Heinz Kohut avec les patients dits narcissiques. Que dire de Bettelheim avec les enfants carencés, de Winnicott avec les psychotiques ou pré-psychotiques, de Freud, de Lacan, de Klein et de tant d'autres? La matière brute de leur laboratoire, c'était eux, eux en relation avec un sujet souffrant. Sans plonger subjectivement dans cette souffrance et en devenir partie prenante, aucune avancée théorique et clinique n'aurait été possible.

Enseigner aux étudiants à tolérer le doute, l'incertitude et l'ambiguïté, plutôt que la rassurante utopie des classifications et des techniques qui mettent l'objet de recherche à distance. L'habituelle question des étudiants : oui, mais qu'est-ce que je dois faire avec mon patient? Le faire est tellement plus rassurant que l'être. Si nous lui répondons : sois toi-même et écoute, accueille ce que le patient vient déposer chez toi et en toi, c'est comme si on l'amenait à l'échafaud d'un sentiment d'incompétence et d'inutilité, dans un monde axé sur « l'acquisition de compétences ». Il serait tellement plus confortable d'aller apprendre des techniques, celles qui collent si bien au diagnostic du DSM-IV.

Que deviendra la psychanalyse et sa pratique dans le champ des connaissances si les étudiants n'y sont plus, ou très peu, exposés? Ce que les étudiants entendent le plus souvent concernant les idées freudiennes lors de leur baccalauréat, est à l'effet que ces concepts sont fumeux, voire fumistes, et que Freud est complètement dépassé, voire carrément fraudeur. Ceux qui ironisent sur la psychanalyse n'ont pas de pudeur à la critiquer ouvertement, sans la connaître vraiment. Ils condamnent souvent sans ménagement une théorie qu'ils connaissent peu, avec l'argument suprême que la psychanalyse, travaillant sur des dimensions non prouvables et réfutables, n'a pas sa place dans le champ des sciences, et encore moins à l'université. « Empirically based evidence », voilà le mot de passe pour la crédibilité universitaire. Évidence basée sur l'empirique. D'abord, qu'est-ce qui est si évident dans la condition humaine pour que l'on puisse tout baser empiriquement?

Que restera-t-il donc de ce modèle et de ses praticiens dans cinq ans, dans dix ans? À entendre les autres intervenants, ce n'est sûrement pas dans les hôpitaux, dans les centres d'accueil ou ailleurs qu'ils entendront parler de dimensions inconscientes et du travail du transfert. Alors, la psychanalyse devra peut-être être laissée pour morte, jusqu'à ce que le pendule de l'histoire de la science et des idées redonne à la psychanalyse et à son objet d'étude, l'inconscient, la possibilité, toujours précaire, d'être redécouverte, malgré la tentation constante, de par sa nature même, d'être refoulée et ignorée.

Heureusement, la condition humaine ne peut se contenter que de techniques et de résultats. Elle a besoin de sens. L'humain n'aime pas que l'action. On ne l'empêchera jamais de penser

**hélène david**  
département de psychologie  
université de montréal